



**JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ.**

Vol. I.—No. 14.

QUEBEC, SAMÉDI, 13 JUILLET 1878.

PRIX DU NUMÉRO 1 CENTIM.

**BUILLETON DU "CANCAN."**

13 JUILLET 1878.—No 5.

**LES NEZ LONGS ET LES NEZ COURTS.**

(Suite et fin.)

Mais ça coupe la respiration, allez. Vous donner en vingt-cinq lignes tant de volumes que la Revalescière Barry a gué i de rhumatismes, en six ans! Non, les gens qui vous lisent peuvent pas se faire une idée de la graine qu'on se donne à condenser ainsi des milliers d'ouvrages en peu de mots. Ce n'est pas pour me vanter; mais je peux dire que c'est réussi.

Si je donnerai un exemplaire de l'Ouvrier, doré sur tranche, à celui qui m'apportera qu'on trouve dans n'importe quelle boutique, — je veux dire quel homme — un article meilleur marché.....

m'embrouille avec la redingote grise et le diable vert; mais je soutiens que l'histoire ci-dessus, d'Oscar et de Malvina, est le résumé admirable, fidèle, de tous les romans sentimentaux qui sont publiés en France et à l'étranger, depuis cent ans.

Seulement, au goût des amateurs, il est pas défendu d'ornementer un tant et peu les choses, on peut ajouter, par exemple, un sorcier, des bohémiens, quelques voleurs, le diable lui-même; mais ce qui fait surtout un admirable effet, voyez-vous, ce qui dépasse tout le reste, de cent douzièmes, pour l'impression qu'on veut produire, c'est quand on insère dans la chose, l'inquisition, le couvent de n'importe quel ordre, et surtout, un Jésuite. Oh! Monsieur le Révérend Père, bien canaille, bien poérite, bien féroce; parlez-moi de cette ficelle-là! Demandez plutôt à M. Sue, et Bazac, et consorts. Rien de plus facile à faire: le public y regarde pas de très-près; que ce soit même invraisemblable, ça ne fait rien, pourvu qu'on trouve dans cette histoire un poil de barbe de capucin, ça suffit, quand même il y ferait l'effet de cheveux sur la soupe.

Et les auteurs qui privent leurs lecteurs de cette douce consolation, litté-

raire sont très-inexcusables, parce que rien n'est plus aisé que d'int oduire un personnage comme ceux là dans un livre imprimé. On peut être bête comme une oie, et écrire comme moi, ou pis encore, si c'est possible, et savoir saupoudrer un roman de capucins et de visitandines: voyez plutôt les œuvres de.... mais non; il vaut mieux me croire que d'y aller voir.

Ce qui fait bien, aussi, soit dit entre nous, c'est le style. Ah! pour le style parlons-en. Je n'ai pas le temps de vous donner des échantillons du style de tous les romanciers à la mode, très-passés ou vivants, qui ont illustré leur patrie depuis un siècle; mais en thèse générale, rien n'est plus aisé que de se faire un joli style. Comme je suis dans un de mes jours de générosité, je vais vous livrer cet important secret, gratis.

Si vous êtes de l'école ancienne (j'avoue qu'elle n'est presque plus de mode), vous n'aurez qu'à donner à chaque substantifs un adjectif quelconque en guise de porte queue, ou de valet d'anti-chambre. Au lieu de dire jeune homme, jeune fille, cheval, anguille ou cornichon, vous direz: noble jeune homme, jeune fille charmante, fier cheval, anguille rampante, cornichon confit. Ça suffit, et au-delà, pour faire un roman très-remarquable dans le genre classique.

Que si, au contraire, vous vous sentez des aptitudes et des goûts particuliers, pour le romantisme, ce n'est pas plus difficile. Je me suis assuré, après de longues études, que dans le genre ancien et dans le genre moderne, on se servait ordinairement des mêmes mots pêchés dans le même dictionnaire; la seule différence consiste dans leur association respective. Les anciens suivaient la loi des sympathies, et les modernes suivent celle des antipathies voilà toute la finesse de la chose. Avec les uns, on a le plaisir de retrouver une vieille connaissance; avec les autres, celui de rencontrer une curiosité inattendue. Voulez-vous des exemples, en voici: prenons quelques mots au hasard; le mot malpropreté, par exemple: Mme Cottin dira: malpropreté dégoûtante; M. V. Hugo dira: divine malpropreté, ou: céleste malpropreté; ou, enfin, n'importe quoi qui rehausse la malpropreté aux yeux du

vulgaire. Parlez-vous de Dieu; un ancien vous dira: un Dieu qu'on adore qu'on révère, qu'on prie; le grand Hugo tirera de sa boîte à surprise le grand bon Dieu de son invention. et vous dira qu'on le fourbit, qu'on l'épousète, et même qu'on l'échenille.

Vous verrez qu'un de ces quatre matins, on sera obligé d'ouvrir une souscription pour fournir des mouchoir de poche à ce pauvre dieu, qui se sera enrhumé du cerveau.

Mais revenons à nos petits agneaux.

Nous en sommes restés, si ma mémoire est fidèle, au point d'orgue final de nos soixante-quatre mille romans: le mariage d'un Oscar et d'une Malvina quelconques, mariage qui s'est accompli, malgré papa et malgré maman, malgré Rodin, malgré l'Inquisition, les Capucins, les Trappistes, les Jésuites, les Curés, les bedeaux, les enfants de chœur, les Ursulines, et généralement tous ceux qui avaient un intérêt immense à s'opposer à cette union. L'histoire s'est terminée, à la satisfaction générale, par la phrase de bénédiction ordinaire...., longues et heureuses années, et des enfants qui leur ressemblent. Voilà qui va bien.

Tout cela, direz-vous, ce sont des romans: parbleu, je le sais aussi bien que vous; mais ce que vous savez aussi bien que moi, c'est que les personnages de romans ne diffèrent des personnages du monde réel qu'en un seul point: c'est qu'ils n'ont jamais besoins de boire, ni de manger, ni de dormir.

—Exceptons les héros de romans anglais, qui mangent et boivent presque autant que dans la vie réelle; — mais tous, anglais et autres, finissent par le mariage et les souhaits d'une félicité éternelle, et des enfants qui leur ressemblent. J'y tiens.

A l'histoire de ces messieurs et de ces dames, pourtant, il est un quatrième et dernier chapitre qu'il faudrait absolument ajouter, sous peine de la voir éternellement incomplète. J'en vais essayer l'ébauche; mais si je ne parviens pas à m'élever à une si grande hauteur que dans les lignes précédentes le lecteur m'excusera: mes lecteurs sont si indulgents!

La raison de mes craintes est que je ne crois pas avoir de devanciers en

cette matière; personne qui n'est ouvert la voie, fait le dictionnaire, ni battu le chemin. Le quatrième et dernier chapitre de bien des mariages d'inclination, pourrait donc, ordinairement, se formuler ainsi;

**QUATRIÈME PARTIE.**

Lune de miel, nouvelle lune, premier quartier, pleine lune, dernier quartier; bonnet de coton; caprice de madame, mauvaise humeur de monsieur; moutards qui crient; laissez-moi tranquille! Ah! si j'avais su! malheur m'avait bien dit.... va te pincer, tu me fatigues; maudit soit le jour où je t'ai pris! j'aurais bien mieux fait de rester fille; pourquoi donc me suis-je mariée? Chaines éternelles; nœuds indissolubles de Phymen; avenir noir comme tous les diables... et des enfants qui leurs ressemblent.

Ainsi finit, généralement, le quatrième et dernier chapitre; à moins qu'il ne se termine plus mal encore, ce qui n'est pas rare, même à Paris: et ainsi sont traités, même dès cette vie, la plupart de ceux qui se permettent de mépriser la prophétique menace du quatrième des commandements de Dieu.

Ça commence par être poétique et couleur de roses: et ça finit, quelquefois par l'arsenic ou des coups de couteau; quand on a peur de la police, on se contente de la pelle à feu, ou du manche à balai.

Et maintenant, ô jeunesse, si vous vous y laissez pincer, vous saurez que ce n'est pas ma faute.

Et vous, ô mesdemoiselles, si on vous trouve, désormais, le nez fourré dans un roman, c'est que, positivement, vous avez le diable au corps, de plus, un fameux estomac; après la lecture des soixante-quatre mille volumes qui précèdent, vous devez être rassasiées de romans pour toute votre vie, et au-delà.

**ÉPILOGUE.**

Revenons aux gens qui ont le nez long.

Ceux-là, quand ils se marient, ne méprisent jamais les conventions, ne négligent pas la question d'intérêt, et ne se marient pas contre leur inclination.